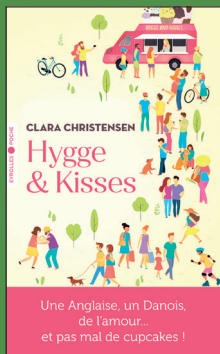


EYROLLES ● POCHES

VÉRONIQUE MACIEJAK

# Demain se dessine aujourd'hui





## DANS LA COLLECTION EYROLLES POCHE





Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2022,  
dans la collection « Romans de développement personnel ».

---

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

---

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023, pour la présente édition  
© Éditions Eyrolles, 2022  
ISBN : 978-2-416-01075-0

VÉRONIQUE MACIEJAK

# Demain se dessine aujourd'hui

● Éditions  
EYROLLES



## Note de l'auteure

Cette œuvre est une fiction, toute ressemblance entre les héros du livre et des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

Les lieux évoqués (Barré-les-Douces, BricoRémi, le parc Vascos, le cabinet de Théodore Gavignet, l'église Sainte-Capucine, Okiwu...) ne se trouvent nulle part ailleurs qu'au travers de ses pages. Toute similitude avec des endroits ou des sociétés portant le même nom ne serait que pure coïncidence.



## À propos de l'auteure

Ancienne journaliste, Véronique Maciejak s'attache à partager des outils permettant à chacun d'embellir son quotidien. Le bonheur est un chemin qu'elle invite le lecteur à emprunter au fil des pages. Ses histoires, touchantes et authentiques, portent sur nos vies un regard résolument optimiste. *Demain se dessine aujourd'hui* est son quatrième roman. Elle est également l'autrice de guides pratiques à destination des parents : *1,2,3, je me mets à l'éducation positive*, *1,2,3, frères et sœurs* et *1,2,3, les devoirs ne sont plus un cauchemar* publiés dans la collection « Parents au top » d'Eyrolles.

Véronique Maciejak vit à la campagne avec son mari et ses trois filles.



## Introduction

*Mercredi 20 novembre, 20 heures*

Voilà près de deux heures que je patiente dans la salle d'attente obscure du Dr Gavignet. L'unique source de lumière de la pièce, un plafonnier carré à incandescence, n'offre qu'un faible halo clignotant. Heureusement, la porte d'entrée vitrée laisse entrevoir l'éclat du néon du couloir ; les lieux paraissent ainsi un peu moins intimidants. Plus qu'une personne et ce sera mon tour. Les mains croisées, je m'occupe en tournant mes pouces l'un autour de l'autre. J'aurais bien voulu lire mais ma concentration me fait défaut. Mes pensées tournent en boucle, je ressasse les événements de ces derniers jours... Je ferme les yeux un instant pour tenter d'apaiser mon esprit. J'ai toujours été sujette au stress et j'ai tenté bien des choses pour me calmer depuis que je suis lycéenne, du sport – pas trop mon truc – à la tisane de plantes – pas assez efficace. C'est Théodore Gavignet, justement,

qui a fini par trouver l'outil qui me convient : la respiration abdominale contrôlée. J'inspire lentement en gonflant mon ventre, je bloque ensuite ma respiration quelques secondes en pensant à une chose positive, en l'occurrence une image de plage, puis j'expire sur le même temps en imaginant que je rejette tout ce qui m'opprime. Cinq fois de suite. Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens plus légère. Mes inquiétudes n'ont pas disparu, évidemment, ce n'est pas magique non plus, mais je les aborde avec plus de sérénité.

La patiente qui me précède est une mère avec son fils. Installée dans un coin du sofa verdâtre de la salle d'attente, elle touche régulièrement le front de son enfant tout en lui chantonnant des berceuses. Sa voix est douce et chaleureuse, ses gestes délicats. Les longues boucles de ses cheveux blonds chatouillent le visage du petit qui les repousse sans cesse. Avec sa large jupe fleurie et ses multiples bracelets, elle me fait penser à une artiste bohème. Je l'imagine musicienne, non... plutôt chanteuse. Si ça se trouve elle devait se produire sur scène ce soir et son public l'attend sans savoir qu'elle ne viendra plus, davantage préoccupée par le bien-être de son enfant que par une notoriété fugace. Le garçonnet, qui doit avoir entre deux et quatre ans, commence à montrer des signes d'impatience. Balançant ses pieds frénétiquement de bas en haut, il se met à pleurer. La jeune femme essuie ses larmes en lui murmurant des mots doux à

l'oreille. Cette image m'attendrit autant qu'elle me blesse, m'obligeant à détourner le regard. Qu'il me semble loin le temps où moi aussi je me blottissais dans les bras de ma mère sur ce même canapé. L'attente me paraissait déjà interminable.

Théodore Gavignet fait partie de cette catégorie de médecins méticuleux qui aime prendre son temps. Tout son temps. Trop, parfois. Il veut être certain de poser le bon diagnostic tout en rassurant au mieux ses patients. Alors il écoute, examine, réfléchit, réécoute puis prescrit. Il panse les maux du corps aussi bien que ceux de l'âme. Certains viennent le voir juste pour parler et se sentir exister. Je ne connais pas de médecin plus bienveillant que lui. Il aime sincèrement les gens et, s'il n'a pas fait fortune, il a au moins conquis le cœur de nombreux habitants ici, à Barré-les-Douces. Mes parents et moi lui sommes toujours restés fidèles. Avec le temps, il est même devenu un ami de la famille. Il sort d'ailleurs toujours régulièrement avec mon père pour profiter des animations offertes par l'association du village. Lorsque j'étais jeune écolière, ma mère venait régulièrement le consulter. Entre mes angines à répétition et mes maux de ventre quotidiens, elle avait besoin d'être rassurée autant que moi. J'étais une petite fille anxieuse et la moindre contrariété s'inscrivait dans mon corps. La maladie, ou plutôt *le mal a dit*. Le Dr Gavignet avait tout compris dès le début mais ma mère, scientifique pure et dure,

ne pouvait croire que mes maux n'étaient finalement que des mots non-dits. Moi non plus d'ailleurs. Nous voulions un traitement constitué de « vrais » médicaments. J'aurais dû écouter plus souvent Théodore. Notamment la dernière fois que je l'ai vu, il y a deux ans, lorsque...

Enfin bref, il m'a conseillé d'aller voir un psychothérapeute. Son insistance m'avait tellement braquée que j'avais décliné net sa proposition sans même prendre le temps d'y réfléchir. J'ai préféré m'isoler pour oublier, affichant un sourire de façade en toutes circonstances, verrouillant tout le reste au plus profond de moi, comme je l'ai toujours fait.

Jusqu'à Ethan.

Ethan...

Mon cœur se serre et mon ventre se noue à l'évocation même de ce prénom. Il faut que je l'oublie... d'autant plus que c'est à cause de lui si je suis ici !

Un cri perçant m'oblige à quitter mes pensées. Le petit garçon de la salle d'attente vient de hurler en voyant, tapie dans l'ombre, une caisse d'où dépassent des puzzles incomplets, des cubes cassés et des livres déchirés. Il est visiblement très excité par cette découverte. Je me demande comment réagirait ma boulangère si je m'extasiais autant à la vue d'un éclair à la vanille, mon péché mignon, dans sa vitrine. Elle m'interdirait probablement l'accès à la boutique en pensant que je suis possédée. L'euphorie du gamin se transforme en déses-

poir lorsque sa mère l'empêche d'aller explorer ce trésor. Les jouets – ou du moins ce qu'il en reste – n'ont, semble-t-il, pas été nettoyés depuis longtemps. La mère craint sans doute que son fils ne reparte avec encore plus de microbes qu'il n'en a apporté. Le garçonnet mécontent se débat tant qu'il peut dans les bras de sa mère. Sa fièvre le rend sans doute moins téméraire qu'il ne l'est d'habitude, pourtant il se démène comme un petit diable. J'ose à peine imaginer comment il se comporterait s'il était au mieux de sa forme. Ses braillements stridents m'horripilent à tel point que j'aimerais quitter la pièce un moment. Je ne m'y risque pas, par égard pour sa mère qui semble suffisamment mal à l'aise comme cela. J'admire le calme et la bienveillance dont elle fait preuve. Tout en maintenant son fils, elle lui murmure à l'oreille quelques phrases dont je ne peux saisir la signification exacte. Sa technique s'avère payante : le mioche finit par s'apaiser. Bien joué. Si ça se trouve, elle lui a flanqué la trouille de sa vie en lui lançant discrètement : « Tu vois la dame en face de nous ? C'est une méchante sorcière qui mange les enfants turbulents. Continue de crier comme ça et elle va t'emporter dans sa maison pour te faire griller dans son four ! » Ce ne serait pas impossible, vu le regard apeuré que me lance le gamin.

Je ne sais pas si j'aurai des enfants un jour mais, si tel était le cas, je crois pouvoir affirmer qu'ils auront le droit de mâchouiller tous

les objets sales et pourris qui les feront rêver. J'opterai pour la solution de facilité : jouer la camisole de force et les convaincre d'entendre raison, très peu pour moi. Être parent me semble déjà être un job suffisamment difficile pour que je me rajoute des contraintes. Quand j'écoute ma collègue et amie Josy me parler de son quotidien, elle qui a trois enfants, j'ai limite envie de me faire ligaturer les trompes. Je suis déjà rincée après ma journée de travail, alors enchaîner dans un rôle de maman le soir, non merci. J'ai à peine vingt-six ans, je suis célibataire... Je m'occupe de moi et c'est déjà bien assez !

Le gamin se remet à pleurer. Enfin, « brail-ler » serait un terme plus approprié. La mère, elle, reste stoïque. Elle a dû faire un stage en Inde avec le dalaï-lama, ce n'est pas possible autrement. Par chance, la porte du cabinet s'ouvre enfin. Le mioche file dans l'autre pièce sans demander son reste sous le regard amusé de Théodore. Il me glisse un clin d'œil complice tout en refermant derrière eux. J'ai beau ne pas l'avoir vu depuis deux ans, je ne le trouve pas changé. Il reste toujours aussi élégant dans son costume trois-pièces bien repassé, comme s'il était attendu à la messe. Ses cheveux blancs hirsutes et ses petites lunettes rondes lui confèrent un air de savant fou. Il marche le dos légèrement voûté, comme s'il portait le poids du monde sur les épaules. Quand j'étais petite, je lui donnais un siècle. Mon objectivité s'étant

améliorée, je dirais maintenant qu'il tend plutôt vers les soixante-quinze ans. Quel veinard ! Non seulement le temps n'a pas d'emprise sur lui mais, mieux encore, il le rajeunit. Tout le contraire de sa salle d'attente. Elle est restée *dans son jus* comme on dit. Maintenant que les derniers patients sont partis, je prends le temps de l'inspecter. Minimaliste et peu avenante, elle ne contient que l'essentiel : un canapé usé, quelques chaises disparates en bois – terriblement inconfortables – et un bac à jouets qui ressemble à une poubelle remplie de déchets hétéroclites. La décoration est assurée par de vieilles affiches murales jaunies par le temps. J'ai passé tellement d'heures ici durant mon enfance que je les connais par cœur. L'une d'entre elles promeut l'allaitement, une autre le schéma vaccinal en vigueur en l'an 2000 tandis qu'une troisième vante les mérites d'un sirop *Stop'ptitetoux* qui ne doit plus exister. Théodore Gavignet est certes un médecin empathique, mais on ne peut pas dire que ce soit un expert de la décoration.

Lorsque la porte s'ouvre de nouveau, trois quarts d'heure plus tard, c'est enfin mon tour. Je m'installe dans le fauteuil en skaï rouge face au bureau de Théodore qui, d'un signe de tête, m'invite à me confier. Ma vue se brouille et mes idées se mélangent, je sens le stress monter en moi... Je me permets de fermer les yeux quelques instants pour rassembler mes idées. Quand j'ouvre les paupières, je découvre le

regard attendri de mon aîné posé sur moi. Ses yeux sont toujours aussi clairs. Un bleu azuréen qui vous apaise immédiatement et vous rassure. Après une dernière et lente respiration, je choisis d'énoncer simplement mon problème :

— Docteur, je suis folle.

Son visage n'exprime aucun jugement.

— Personne n'est parfait.

— Je suis sérieuse, m'agacé-je. Je pense que je suis schizophrène.

— Ah oui, tu as même posé ton diagnostic ! s'exclame Théodore en s'enfonçant dans son siège. Remarque, tu me fais gagner un temps précieux.

— Docteur...

— Écoute, Chloé, poursuit-il d'un ton compatissant. Je te connais depuis que tu es toute petite. Tu ne penses pas que si tu étais schizophrène, je l'aurais vu avant ? Pour être tout à fait honnête, tu me sembles aussi schizophrène que je suis polyglotte.

Voyant ma mine dépitée, le docteur précise qu'il ne parle que le français et se penche vers moi avec sollicitude.

— Et si tu commençais par tout me raconter ? reprend-il.

— Je me sens perdue...

Il est déjà très tard, pourtant il n'a aucune hésitation lorsqu'il répond :

— Eh bien, je vais t'aider à retrouver ton chemin. Raconte-moi ce qui te tracasse.

— Je ne sais même pas par quel bout commencer.

— Par le début, c'est mieux.

— Docteur...

— Je suis sérieux, Chloé, m'interrompt-il. Débute le jour où tu crois que ta prétendue « folie » a commencé. J'ai tout mon temps, tu es ma dernière patiente. Et puis... tu sais bien que personne ne m'attend à la maison.

Les yeux du docteur se ternissent. Il y a vingt ans environ, son unique fils a été emporté par une méningite foudroyante. Tout le village s'est rendu à l'enterrement, c'était terriblement émouvant. J'avais à peine six ans pourtant je m'en souviens encore. Le cabinet était resté fermé durant de longs mois. La femme de Théodore, incapable de supporter la douleur de son mari en plus de la sienne, avait fini par partir. C'est à cette époque que mes parents se sont rapprochés de lui, l'invitant régulièrement à déjeuner chez nous le dimanche midi. Et puis, un jour, il a rouvert son cabinet et repris sa vie. Seul.

— Je vais nous commander à manger, propose-t-il en retrouvant sa gouaille. Indien, ça te dit ?

Il détaille un menu déniché au hasard dans le fatras de papiers recouvrant son bureau. Le tri est visiblement un autre de ses points faibles.

— Apparemment, un nouveau traiteur vient d'ouvrir au centre commercial. Coup de chance pour nous, il livre.

— Je n'ai pas faim, mais... merci.

— L'appétit te reviendra probablement quand tu m'auras raconté ce qui te tracasse, m'assure-t-il. Parler requiert de l'énergie. Je vais prendre des menus dégustation. Tu me croiras si tu veux, mais je n'ai jamais mangé indien ! Je t'invite, depuis le temps qu'on ne s'est pas vus.

Je prends sa dernière remarque pour un reproche. Après tout, je l'ai soigneusement évité après mon refus d'aller voir un psychothérapeute. Mal à l'aise, je tente de me justifier :

— Je travaille beaucoup...

— Eh bien, commence par cela !

— Mon travail ? m'étonné-je.

— Eh bien, oui ! Ton poste de cheffe de rayon semble occuper pleinement ton temps, alors... Parle-m'en.

— Je vais vous tenir éveillé toute la nuit si je commence à vous raconter tout ce qui passe chez BricoRémi.

— Aucun problème, de toutes façons, je suis insomniaque ! J'appelle le restaurant et je suis à toi.

# Chapitre 1

BricoRémi

*Deux mois plus tôt*  
*Mercredi 18 septembre*

Le mercredi est un jour calme chez BricoRémi. Il m'arrive souvent d'errer seule dans les rayons à la recherche d'un client désireux d'avoir mon expertise. Sourire jusqu'aux tempes, dos bien droit, démarche assurée, j'essaie d'attraper le regard du moindre badaud. Je ressemble à un pêcheur prêt à ferrer un poisson... Force est de constater que je manque souvent mes prises. Les clients du mercredi sont avertis, pressés et efficaces. Ils savent ce qu'ils veulent et n'ont besoin d'aucun renseignement. Ils pénètrent dans le magasin d'un pas vif, entrent dans le bon rayon, jettent rapidement un coup d'œil aux étales et, hop, attrapent l'objet de leur convoitise. Bien souvent, ils ont vérifié au préalable que nous avions le matériel en stock.

Je n'aime pas trop passer mon mercredi au travail ; je ne me sens pas très utile ce jour-là. Et, surtout, Josy est absente. Elle s'occupe de ses trois fils âgés de sept, quatorze et dix-sept ans. Josiane, quarante-deux ans, est une amie fidèle, de celles qui mettent du pep's dans votre quotidien. Elle a seize ans de plus que moi, c'est une mère de famille aguerrie et le petit grain de folie de BricoRémi. Ce sont peut-être ses enfants qui la maintiennent si alerte. Tout le monde s'accorde à dire que ses deux aînés sont « attachants » : ils débordent d'amour autant que d'envie de faire des conneries. Leur imagination paraît sans limites et taquiner les adultes semble leur apporter un bonheur incommensurable. Josy ne compte plus ses convocations au lycée. Marlon et Jason me font un peu penser aux jumeaux dans la saga *Harry Potter*, Fred et George Weasley. Qui sait si ces deux fripons n'ouvriront pas leur boutique de farces et attrapes eux aussi ? En attendant, Josy revient épuisée chaque jeudi. Je l'entends jurer dans les vestiaires : « Ces gamins me tuent. C'est décidé, je vais me remettre à 100 % ! » Heureusement, elle peut compter sur son mari. Frank, alias Franky, tourneur dans une entreprise de métallurgie, est un véritable papa poule. On peut dire qu'ils forment une belle équipe tous les deux. Ils réussissent même à s'octroyer une sortie en amoureux tous les quinze jours. Et où vont-ils à votre avis ? Suivre des cours de... danse country ! Il faut savoir que Josy et Franky sont

un peu les Fiona Murray et Melvin van Boxtel<sup>1</sup> de Barré-les-Douces. Ils rencontrent un certain succès lors des spectacles de fin d'année de leur club. J'ai rarement rencontré un couple aussi fusionnel et attentionné l'un envers l'autre.

J'espère que moi aussi, un jour, j'aurai mon Franky. En tout cas, j'ai déjà trouvé ma Josy et ça, c'est un merveilleux cadeau. C'est la seule véritable amie sur laquelle je puisse compter. J'avais quelques bons potes au lycée mais je n'ai pas su entretenir le lien. Les SMS, les appels durant des heures, je n'y arrive plus. Je n'ai même pas de compte Snapchat, c'est dire. Je n'ai plus aucun contact au village, tous les jeunes de mon âge ont déserté les lieux dès qu'ils en ont eu l'occasion. Faut dire qu'à part le centre commercial et l'église Sainte-Capucine, il n'y a pas grand-chose ici. Je serais probablement partie, moi aussi, si... si la vie avait été différente.

Mais alors je n'aurais jamais rencontré Josy ni la touche de couleur qu'elle met dans ma vie. Et, surtout, je n'aurais pas pu apprendre d'elle. Car pour moi qui déteste le conflit, passer mes journées à ses côtés est un défi permanent.

Josy est la caissière en chef de BricoRémi. Enfin, son appellation exacte est « Cheffe des hôtes.ses de caisses » mais Josiane, elle, elle s'en fout du titre, ça l'énerve même. Avant, elle était femme de ménage dans une maison de retraite.

1. Mégastars lors du championnat mondial de danse country en 2014.

Le jour où le directeur lui a dit qu'elle était devenue technicienne de surface, elle a failli se « pisser dessus » tellement elle riait (c'est elle qui me l'a dit, je ne fais que la citer). Elle a demandé si son salaire allait augmenter autant que son titre pompeux. Quand on lui a répondu que non, elle a moins rigolé et s'est barrée. Elle est comme ça ma Josy : entière et directe. Et c'est ainsi qu'elle a débarqué chez BricoRémi un samedi matin, il y a maintenant quinze ans, alors que le centre commercial venait juste d'ouvrir ses portes.

Tout en elle est bruyant, mais joyeusement bruyant. Sa voix, sa démarche mais aussi les innombrables breloques qu'elle porte autour de ses poignets et qui s'entrechoquent à chaque fois qu'elle tape sur sa caisse. Josiane est « haute en couleur », comme on dit, et ne laisse personne indifférent. C'est un peu l'âme de BricoRémi et le boss le sait bien. Mine de rien, elle amène énormément de clientèle avec sa gouaille. Et puis, à sa caisse, ça papote et ça se raconte les derniers potins du village. BricoRémi est un microcosme où les habitants de Barré-les-Douces et des alentours aiment venir se retrouver. Il arrive que des petits vieux viennent acheter un tournevis ou un sachet d'écrous juste pour échanger avec elle.

Il faut dire qu'elle a une façon de parler bien à elle qui la rend encore plus attachante. Elle s'emmêle souvent les pinceaux, et ses phrases sont parfois de véritables mots fléchés ! Elle est aussi la reine des expressions remaniées,

à l'insu de son plein gré comme dirait l'autre. Bref, Josy est unique en son genre et je suis fière d'être son amie.

On s'arrange toujours pour partager notre pause-déjeuner. Comme on n'occupe pas le même poste, cela ne dérange pas M. Rémi. Je m'achète une pasta box au restaurant d'à côté alors qu'elle se mitonne des petits plats maison au goût discutable qu'elle réchauffe au micro-ondes dans la salle de repos. Un jour, elle a même revisité les lasagnes de sa grand-mère avec de la purée de betterave...

On ne mange jamais à l'extérieur car M. Rémi aime nous savoir au magasin « au cas où ». Il craint qu'un bus rempli de bricoleurs amateurs arrive sur le temps de la pause-déjeuner. Nous devons donc tous nous tenir disponibles ; M. Rémi a même ajouté une clause dans notre contrat à cet effet. Je me suis sentie comme le président de la République lorsque je l'ai signée. C'est tout de même très valorisant de se savoir indispensable dans son travail !

Fut un temps, M. Rémi avait même envisagé qu'on reste disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il voulait être la première enseigne de bricolage en France à appliquer ce principe. Heureusement pour nous, la direction du centre commercial avait trouvé ce projet ubuesque avec un intérêt économique inexistant. Elle voyait mal les clients se bousculer à 3 heures du matin pour acheter six clous et trois vis. M. Rémi, lui, voulait simplement répondre à la

demande, vous savez... « au cas où ». Résultat des courses, nous sommes ouverts six jours sur sept de 8 h 30 à 20 heures, et tenus d'être disponibles à tout instant.

Sauf le mercredi. Ce jour-là, nous avons l'autorisation exceptionnelle d'aller manger à l'extérieur. J'en profite d'autant plus que D'Jonatane a sa pause en même temps que la mienne et qu'il déjeune dans la salle de repos. Oui, D'Jonatane avec un *D'*, un *e* mais sans *h*. J'imagine que ses parents ont voulu la jouer cool. Dommage pour lui ! Cela dit, j'ai du mal à compatir... Il est à l'arrogance ce que la cérémonie des Césars est au cinéma français : la consécration suprême. Avant de travailler pour BricoRémi il était commercial chez Facom, l'une des meilleures marques d'outillage à main chez qui M. Rémi se fournit. La première fois que le boss me l'a présenté, il m'a lancé : « J'étais le n° 1 des vendeurs dans ma boîte, avant. » Le ton était donné. Le mec est obsédé par les chiffres, la performance et aime se mettre en avant, tout le temps. Autant vous dire qu'entre lui et moi il y a tout un monde. Je suis plutôt du genre à travailler dans l'ombre : je suis convaincue que si je suis suffisamment bosseuse, on me remarquera. Alors que dès que D'Jonatane a les prémices d'une bonne idée, vous pouvez être sûr que tout BricoRémi est au courant. Je m'en méfie comme de la peste : c'est le genre à s'arranger avec la vérité si ça peut lui permettre de briller.

C'est comme ça que j'ai pris l'habitude de sortir déjeuner le mercredi. J'ai toujours le même rituel. Après avoir quitté le magasin vers midi, je longe les boutiques de la galerie en direction de la porte B et là, juste avant de sortir, je m'arrête chez Okiwu, le traiteur japonais. Je me prends des makis, des yakitoris ou encore des sashimis, tout dépend de mon humeur et de ma faim. C'est ma petite dose d'imprévu de la semaine (la seule). Puis, avec mon pique-nique et mon thermos de thé sous le bras, je sors. Il est alors environ 12 h 15. Je discute parfois quelques minutes avec Amine, le vigile de l'entrée B. Enfin, discuter est un bien grand mot. Disons plutôt qu'on s'échange deux ou trois phrases de convenance. Il me faut ensuite sept minutes pour traverser le parking et rejoindre le parc Vascos. Je m'assois généralement près de la fontaine, en plein cœur du jardin. L'air y est frais et je trouve toujours un banc libre pour déjeuner au calme. Toujours... Sauf aujourd'hui.